

Je m'apprête à partir. Le départ est ma grande spécialité. Pour être franc, je ne fais plus très bien la différence entre les départs réels et les départs rêvés. Il se peut que ces derniers soient beaucoup plus nombreux; oui, ils sont infiniment plus nombreux. Peu de soirs sans projet pour le lendemain, ma valise bouclée et débouclée, puis bouclée à nouveau, etc. Depuis longtemps, les voisins n'accordent plus d'attention à ces velléités; je crois qu'ils ont cessé de s'interroger. Moi-même, je ne me demande plus à quoi rime cette bougeotte inutile. J'ai cru qu'elle cherchait à épuiser en moi un trop-plein d'énergie. Si je le crois encore? Cela n'a pas d'importance, je veux dire l'explication d'une névrose de départ. On trouve toujours des raisons à nos actes familiers, des raisons qui n'expliquent rien, qui ne sont là que pour nous rassurer. J'ai bien compris que je voulais couper les ponts. Je sens que quelque chose m'appelle, mais je serais incapable de préciser si cette chose est en moi ou au-delà de moi. Et puis, couper les ponts avec quoi? Je n'ai jamais su quel genre d'amarre me retenait et, bon dieu, à quoi? Si, au moins, je pouvais analyser objectivement ma situation sans timidité et sans

préjugés ! Il faudrait n'y mettre aucune émotion, regarder tout ça d'un œil sec ; que dis-je ? y mettre de l'ironie afin d'assécher le terrain. C'est au-dessus de mes forces, cette sorte de lucidité apprêtée. À défaut, je me console en donnant foi à des gamineries poétiques : le Grand Départ, l'Appel du large... Ah, si j'avais vécu quand le monde était encore aux trois quarts inconnu, ouvert sauvagement à la curiosité et à l'avidité des hommes... Aujourd'hui, les meilleures raisons d'exister nous rabattent vers nous-mêmes, l'Ailleurs ressemble à une caricature.

Ce que j'appelle ma valise n'est pas grand-chose : un énorme fourre-tout à lanières, sorte de sac à dos avachi à force d'être rempli et vidé, traîné ici et là, ouvert, fermé, etc. J'y enfouis mes vêtements et mes affaires de toilette, plus divers objets comme couteau, boussole, carnet, livres... Je sors dans le jardin du petit pavillon que je partage avec deux locataires. Le jardin est pelé, un pauvre coin où l'herbe semble honteuse de sortir de terre. Je regarde une dernière fois les fenêtres du deuxième étage, celles de mon appartement : la lumière est restée allumée. Je dépose mon sac, je remonte chez moi sous le regard narquois de Solène postée à la fenêtre de sa cuisine. J'entre dans mon salon encore plein de ma présence, comme si je n'étais pas parti. J'éteins la lumière, mais au lieu de redescendre, je m'assois dans mon fauteuil que mon poids a légèrement creusé, laissant deux lunes sombres sur

le cuir. Je peux dire *mon* fauteuil, car il est tellement adapté à mon corps qu'il ne recevrait personne d'autre sans émettre des objections. Dans la pénombre de cette matinée d'hiver, les meubles et objets de mon intérieur semblent assoupiés comme s'ils ne s'étaient pas émus de mon départ, comme s'ils n'y croyaient pas. Je vois bien que l'atmosphère n'est pas aux adieux. J'irai rechercher mon sac tout à l'heure et je le déferai pour la centième fois.

Maintenant que je suis calé dans ce fauteuil où je risque de terminer mes jours, je peux réfléchir à ce qui m'arrive ou, plutôt, à ce qui ne m'arrive pas. Réfléchir est un grand mot dans lequel mes petites pensées flottent trop largement. Je n'ai jamais été capable d'aligner quatre ou cinq idées de suite, une sorte de fatigue me fait disjoncter avant toute conclusion. Je m'endors sur mes propres pensées que je retrouve quelque peu chiffonnées à mon réveil. D'où cela provient-il ? Il y a quelque temps, j'ai consulté un psychologue, le Docteur Vix, qui m'a examiné pour ainsi dire à la loupe, presque poil par poil, sans découvrir aucun vice notoire. Il a simplement conclu que je souffrais d'un fléchissement de vitalité. « Rien de grave, m'a-t-il dit, c'est très tendance. L'asthénie spirituelle entraîne un affadissement de la réalité. Tout semble détimbré, morose, vain, soumis à l'ennui. Profitez-en, ce détachement névrotique peut nourrir de beaux vers, voyez Baudelaire, ou de beaux aphorismes, voyez

Cioran. » La consultation n'était pas bon marché, mais j'en suis ressorti avec l'impression d'être voué à la littérature. De retour chez moi, j'ai emprunté des feuilles de papier à Solène et j'ai écrit sur l'une, au crayon noir en gros caractères : *LE DÉPART*. Mais le lendemain, j'étais toujours là avec l'amer soupçon que le Vix s'était foutu de moi.

Le mari de Solène, Lucas, travaille à la SNCF. Il ne rentre pas tous les soirs. Quand il est absent, Solène vient souvent chez moi avec du café ou un gâteau. Elle reste généralement moins d'une demi-heure à me regarder manger et lorgne mon sac d'un air dubitatif. Bizarrement, elle ne m'a jamais demandé à quoi rimaient mes allers-retours. Nous ne parlons guère, je ne saurais pas dire si nous nous comprenons. Nous comprendre, comment ? Comprendre quoi ? Elle est là, assise sur une chaise, moi dans mon fauteuil. Drôle de tableau domestique ! L'autre jour, je lui ai dit : « Solène, vous n'êtes pas obligée... », sans terminer ma phrase. Après un silence, je lui ai parlé de ma visite chez le psy : « Il me croit des dons littéraires... » Elle a semblé heureuse de ce diagnostic, en tout cas, elle a souri.

Est-ce son sourire ? J'ai décidé de différer mon départ de quelques jours que je compte occuper à écrire des pensées assassines. Oui, des pensées noires, décourageantes pour l'espèce humaine, peut-être un traité à la Cioran plein de formules pompeuses. Bizarre comme la perspective de démora-

liser mes semblables me redonne de l'énergie. Je ne suis pas sadique, je suis même un type assez fréquentable, et alors ? Il faut faire la différence entre l'homme et le cabotin, l'individu et son personnage. Il y a la vie concrète et la vie rêvée. Cracher du noir ne signifie pas que l'on a l'esprit fielleux, je veux dire naturellement fielleux. C'est simplement une manière de se venger de ce que l'on aurait pu être et que l'on n'a pas été. Suis-je clair ? Peu importe, je ne crois pas que la clarté soit la bonne carte à jouer dans un jeu où tout le monde triche. On fait semblant de vivre avec enthousiasme et optimisme en refoulant un dégoût profond. Voilà ma première idée que je compte asseoir sur des faits. Chapitre un : La vie telle qu'on la déteste. Non, plutôt : La vie telle qu'on aurait aimé l'aimer. Pour démarrer, il me faudrait une formule saisissante, un peu abstraite et littérairement colorée. J'aime les grands mots, les abstractions qui brillent et sonnent bien. Je les aime, mais je m'en méfie. Une méthode de pensée qui me paraît satisfaisante, et que j'essaie de pratiquer, refuse les concepts vagues, n'avance que par petites pensées serrées, prouvées. Des faits, voilà ce qu'il lui faut. Mon malheur, c'est mon incapacité à les rassembler de façon plausible. Prouver que la vie n'est jamais conforme à l'espoir qu'on y met ne semble pourtant pas difficile, il n'y a qu'à ouvrir les journaux et regarder autour de soi. Oui, mais ce bordel effrayant n'a jamais empêché personne de vivre béatement. Solène, par exemple, prend la

vie avec un détachement tranquille, on pourrait dire avec une satisfaction animale. Elle semble penser : c'est ainsi et ce n'est pas si mal. En fait, nous n'avons jamais parlé de ces choses. C'est seulement une impression de ma part. Je dis ça pour tout envisager, ce n'est qu'une hypothèse d'école. Bien qu'elle ne m'ait guère parlé de Lucas, son mari, je les soupçonne d'être assez bien assortis, en somme contents de leur sort. Lui qui part plus souvent que moi doit surtout avoir envie de rentrer.

J'ai dit que je ne pouvais pas aligner quatre idées de suite, et je le prouve. Après l'effort que je viens d'accomplir, je sens mes paupières clignoter. Je n'ai pas sommeil, c'est simplement mon ordinaire torpeur d'esprit. Si j'avais écrit noir sur blanc ce que je viens de penser, j'aurais au moins une ligne directrice. Tout à l'heure, dieu sait ce qu'il en restera, un vague, très vague sentiment de dérision ! Au fait, quel projet idiot de vouloir démoraliser ses semblables ! À quoi ça rime ? Admettons que ce soit une thérapie, comme me l'a suggéré le docteur Vix. Le génie croît mieux sur du fumier, a-t-il dit (il n'a rien dit de pareil, mais il aurait pu). Aurais-je du génie ? Au moins celui de tourner en rond. Le génie de l'attentisme et du pinaillage. Si j'allais chercher mon bagage en bas ?

Je m'extrais de mon fauteuil pour buter contre mon sac. Solène a dû le remonter pendant que j'étais assoupi. Je vais le défaire et me remettre à écrire.

Je ne sais pas si c'est ma main qui est lourde ou mon cerveau, aucune idée n'accepte de se laisser encager dans une phrase. Par exemple, si je veux parler de *l'inconvénient d'être né*, comme dit l'autre, en parler à ma manière, j'en sens tellement le ridicule que les mots se tordent sous ma plume. Inconvénient, quelle idiotie ! Bouffonnerie d'écrivain !

Je n'ai pas d'ordinateur, il prendrait trop de place dans mon sac. D'ailleurs, je méprise ce qui est moderne. Solène a voulu me donner son ancien poste de télé. La télé, et quoi encore, j'ai le respect de moi-même ! Je soupçonne que ma voisine essaye d'entraver mon projet de départ par des petits cadeaux qui attachent. Moi, rivé à ce qu'on appelle du confort ! Dans mon logement précédent, je n'avais même pas un fauteuil convenable, je n'avais presque pas de mobilier, je n'avais que quelques livres que j'ai vendus avant de déménager. Être là-bas ou ici, au fond... Quand il s'agit de partir, le point de départ importe peu ; quant au point d'arrivée, il peut être partout si c'est le temps d'une pause. En toute objectivité, j'admets qu'il me serait difficile de m'attribuer le titre de voyageur. Le nombre de kilomètres que j'ai parcouru depuis dix ans ferait rire un globe-trotter. Mon obsession vagabonde n'est qu'un fantasme. Mais, après tout, un fantasme peut s'arranger avec la réalité, l'obliger à couper la poire en deux. Un peu d'imagination, un peu de réel, n'est-ce pas ainsi que chacun bricole sa vie ?

Je regarde par la fenêtre le morceau jaunâtre de pelouse agrémenté par un poteau rouillé qui devait servir à fixer un panneau de basket. Les joueurs sont partis depuis longtemps, personne ne songerait plus à faire des paniers ici. Il reste un banc en bois couvert de fientes et une sorte de trou dans le sol dont la fonction m'échappe. Au bout du jardin, une barrière métallique délimite la propriété. La petite porte qui donne sur la rue a été repeinte en vert juste avant mon arrivée, il y a quatre mois. Oui, quatre mois d'agitation stérile qui m'ont vu démarrer cent fois avant de caler comme un moteur vicieux. L'image est cruelle, et d'ailleurs assez fausse, car c'est de ma pleine volonté que j'ai renoncé si souvent à franchir définitivement la porte.

Je dois m'expliquer sur le mot volonté. La volonté suppose une décision ferme suivie d'un acte délibéré. Je ne suis pas sûr que la mienne réponde tout à fait à cette définition. C'est plutôt une semi-volonté empêtrée dans une pulsion bizarre que je ne m'explique pas. Un acte compulsif dont j'ai pleinement conscience, docteur. Donc, non volontaire ? Eh bien, disons que l'instinct propose et que la conscience dispose, vous voyez ? Mon pauvre ami, je ne le vois que trop bien. Un petit séjour à l'étranger, dans un paysage exotique, ça vous irait ? Le dépaysement serait idéal pour vous changer les idées. Et puis, vous pourriez écrire. Tel est en substance le point de vue du Docteur Vix face à mon « cas », car je suis



un « cas » à ses yeux. Je n'en suis pas plus honteux ni plus fier. En réalité, je m'en fous.

Écrire, c'est d'ailleurs vite dit. Il est possible que j'en sois incapable. Ratiociner, ça, je sais le faire. Les grandes théories ne m'intéressent pas, mais les petites, si. Je bricole des idées à la mesure de ce que je peux comprendre en regardant les gens et les événements autour de moi. De toutes petites idées aiguës au fil de mes cogitations successives. À la longue, c'est épuisant. Laisse filer, me suggère ma mauvaise conscience qui s'est nourrie de toutes les facilités que j'accorde à ma mélancolie. Mélancolie, voilà un terme mal ajusté à ce que je ressens. Si j'étais moins assoupi, j'irais chercher dans le dictionnaire un mot plus exact. Maintes fois, il m'est arrivé de calmer mon impatience en arrêtant de penser grâce à un mot bien choisi qui mettait un point final à mes interrogations. Cela pourrait prouver un goût pour la littérature. Ou le contraire : la plupart des gens ont plus de mots à la bouche que d'idées dans le cerveau. Vix, mon psy, s'est arrêté à *neurasthénie* et ce concept savant a brutalement bloqué les roues de sa pensée à mon égard. Inutile d'aller plus loin, ce mot parking lui suffit. Pourquoi lui reprocherais-je de faire comme tout le monde, de préférer un diagnostic solide à un tâtonnement aléatoire ? Après tout, il faut bien conclure. Il faut bien choisir entre partir ou rester.